DISCOURS

PRONONCÉS

A LA MAISON MORTUAIRE, A L'ÉGLISE DU SAINT-ESPRIT

ET AU CREUSOT

AUX OBSÈQUES

DE

Mme Vve Eugène SCHNEIDER

LES 26 ET 27 DÉCEMBRE 1889

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
IMPRIMÉS

MACON

IMPRIMERIE PROTAT FRÈRES

—

1890

C.

OBSÈQUES

DE Mme Vve EUGÈNE SCHNEIDER

SERVICE FUNÈBRE

A LA MAISON MORTUAIRE

Le 26 décembre 1889.

M. le pasteur Sautter a lu une portion des saintes Écritures, après quoi M. le pasteur Dhombres s'est exprimé ainsi :

Avant que la dépouille mortelle de Mme Schneider quitte cette demeure, il convient de nous recueillir quelques instants pour nous souvenir et pour prier.

C'est ici que notre sœur a passé les dernières années de sa vie, relativement calmes et heureuses. C'est ici qu'elle recevait les divers membres de sa famille en prodiguant à chacun d'eux les témoignages de sa ten-

dresse. C'est ici qu'elle accueillait ses amis : avec quelle simplicité, avec quelle affabilité, avec quelle bienveillance ! Comme elle savait assortir pour ainsi dire ses invités et les rapprocher dans d'intimes causeries ! Plus d'une fois ses modestes soirées se sont terminées par le culte domestique, et, dans les salons où nous sommes, la parole de Dieu a été lue, la prière s'est élevée de nos cœurs vers le Père céleste.

Mais c'est aussi dans cette demeure que nous l'avons vue revenir, fatiguée, affaiblie, au commencement de l'hiver. Nous avons compris aussitôt que nous ne possèderions pas longtemps cette précieuse amie. Néanmoins, M^me^ Schneider reprenait, en la restreignant, sa vie habituelle : occupations de charité, visites, promenades. Elle se préparait aussi à célébrer la communion de Noël, à l'église du Saint-Esprit, lorsque Dieu a jugé bon de la rappeler à Lui et de la convier à une communion plus parfaite, celle du Ciel ! Il y a quelques jours, notre sœur fut frappée tout à coup et l'on put prévoir que sa fin était prochaine. — Appelé auprès d'elle, il m'a été

doux de constater qu'elle me reconnaissait, qu'elle suivait mes exhortations et mes prières. — Lui ayant demandé de témoigner par un serrement de main qu'elle me comprenait, plusieurs fois sa main a pressé la mienne, et lorsque je lui ai demandé si elle se sentait près de son Sauveur, elle m'a répondu, d'une voix faible mais distincte, un *oui* que nous conservons précieusement comme l'attestation de sa foi et de son espérance. Puis, après une certaine agitation, M^me^ Schneider est tombée dans un sommeil paisible. Dieu lui a épargné les souffrances de l'agonie, et sa mort a été, comme sa vie, pleine de calme et d'humilité. Entourée de ses serviteurs, et de l'amie fidèle qui ne la quittait plus, de son fils bien aimé et de l'un de ses petits-fils, elle a passé doucement des bras de ceux qui l'aimaient dans le sein de son Dieu.

Notre sœur était prête pour le grand départ. Depuis longtemps toutes ses pensées, toutes ses affections étaient tournées vers la patrie céleste. En serait-il de même pour nous si nous étions appelés à comparaître devant Dieu? Souvenons-nous de l'avertissement

solennel : « Veillez et priez, car vous ne saurez ni le jour, ni l'heure où le Seigneur doit venir! » Une mort chrétienne ne s'improvise pas. Ce n'est pas dans les défaillances, dans les accablements du corps et de l'âme qui accompagnent la dernière heure qu'il est aisé de se posséder soi-même pour se donner à Dieu en se réconciliant avec Lui par le sang de la Croix. La préparation la plus sûre d'une mort chrétienne, c'est une vie chrétienne.

Après cette allocution, M. le pasteur Sautter a terminé le service par une fervente prière suivie de l'Oraison Dominicale, du Symbole des Apôtres et de la bénédiction.

SERVICE FUNÈBRE

A L'ÉGLISE DU SAINT-ESPRIT

M. le pasteur Sautter lit la prière liturgique suivie de passages choisis des Saintes Ecritures.

M. le pasteur Dhombres prononce le discours suivant :

Il est des deuils qui sont pour le pasteur des deuils personnels. Affligés, non seulement je pleure avec vous, mais — accordez-moi le privilège de vous le dire — je suis l'un de vous. En montant dans cette chaire pour vous apporter les consolations de l'Evangile, j'ai besoin de me les adresser à moi-même. N'y a-t-il pas des amitiés qui, en se brisant, laissent l'impression d'une sorte de parenté de l'âme et d'un vide qui ne se comblera pas ?

M^me^ Schneider, avant comme après la mort de son mari, — le créateur de l'un des plus grands centres industriels de la France et de l'Europe, — partageait sa vie entre Paris et

le Creusot; et à Paris comme au Creusot, elle répandait ses bienfaits. Les mêmes larmes, les mêmes regrets entoureront son cercueil, ici et là bas. Qu'il nous soit permis de donner une voix à nos regrets, et, tout en la pleurant, de proclamer nos espérances éternelles.

Deux traits caractérisaient la physionomie morale de notre sœur : la bonté et l'humilité. « Lorsque Dieu voulut empreindre son image dans l'homme, dit Bossuet, il y grava comme premier trait la bonté. » On prend quelquefois cette disposition dans un sens banal. Non, sa bonté n'était pas cela! Elle n'était pas non plus une apparence, le sourire de convention des gens du monde; elle était l'expression des sentiments les plus intimes de son âme, et comme la manifestation spontanée, incessante de tout son être moral. — Pour sa famille, quel dévouement absolu! Quel entier oubli d'elle-même! Quelles dispositions pacifiques! Pour les petits, quel respect! Quelle absence de hauteur! Ses amis les plus modestes, ses serviteurs en témoigneraient à l'envi!

L'humilité. — Jamais aucune personnalité

ne fut plus défiante d'elle-même, ne chercha moins à paraître, ne s'enveloppa de plus de réserve et de silence, ne fut moins éblouie par sa haute situation. On ne pouvait la voir de près sans penser aux béatitudes du sermon sur la montagne : « Heureux les débonnaires, car ils hériteront de la terre. — Heureux les miséricordieux, car ils obtiendront miséricorde. — Heureux les pacifiques, car ils seront appelés enfants de Dieu. — Heureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu ! »

Ces traits de son caractère naturel avaient été comme regravés en elle par le burin de la grâce et se retrouvaient avec un relief nouveau dans sa piété. En effet, M^me^ Schneider avait une foi simple, mais ferme, inébranlable. Ce n'était pas un vêtement de circonstance, un décor dans sa vie, c'était sa vie elle-même. Rendre partout à Dieu un culte public, — au Creusot où elle avait créé le culte, à Paris où elle ne manqua jamais de se rendre à l'église, même au temps de sa situation la plus en vue, — c'était pour elle un devoir sacré ; et nous, pasteurs, nous chercherons longtemps, avec

tristesse, sa place vide dans ce temple. — Culte domestique, lecture assidue de la Bible, recueillement personnel à la ville, à la campagne, en voyage, elle ne s'en affranchit jamais. — Et pourtant ce n'est pas dans ces formes religieuses qu'elle cherchait le fondement de sa paix. C'est ici que l'humilité fut sa doctrine et sa pratique. Cette femme, au cœur si pur, estimait n'être qu'une grande pécheresse devant Dieu; elle n'avait d'espoir de salut que dans le sacrifice de Jésus-Christ. Il fallait toujours rassurer son âme craintive, sa conscience délicate, lui dire et lui redire les promesses divines, lui répéter des paroles comme celles-ci : « Il n'y a plus de condamnation pour ceux qui sont en Jésus-Christ... Nous sommes dès maintenant enfants de Dieu, et si nous sommes enfants, nous sommes donc héritiers, héritiers, dis-je, de Dieu, et co-héritiers du Christ. »

Même humilité dans sa charité. Ses dons magnifiques et vraiment extraordinaires à Paris et au Creusot, elle ne s'en glorifiait jamais. Il lui paraissait tout simple d'offrir à Dieu en sacrifice la belle fortune qu'elle tenait

de lui. Et, en effet, cela est tout simple pour une âme chrétienne!...

Après une telle vie, la mort ne pouvait surprendre notre sœur. Elle était prête. Elle avait l'habitude de parler de sa fin avec une grande sérénité; nous nous en entretenions comme d'un voyage qu'elle devait faire un jour, peut-être bientôt... On peut dire que cette femme, si timide, montrait, devant l'idée de la mort, un calme, une paix, j'ose dire une grandeur d'âme qui me saisissait... Si un illustre écrivain a pu dire qu'il « essayait chaque jour sa tombe, » elle l'essayait, elle aussi, en la faisant préparer, au sens littéral de ce mot. C'est en pleine santé qu'elle a fait élever ce monument, choisissant elle-même les passages bibliques qui devaient y être inscrits, écartant ceux qui auraient pu attirer l'attention sur sa personne, désignant ceux qui exaltaient la gloire de son Dieu, voulant ainsi indiquer aux passants, aux visiteurs, la source unique et l'objet supérieur de son espérance : Jésus-Christ sacrifié! Ce tombeau modeste, mais pourtant digne d'elle, est au Creusot; c'est là qu'elle doit reposer au milieu

de cette population ouvrière qu'elle a tant aimée et qui bénira toujours sa mémoire.

Nous disions, il y a un mois, devant le cercueil du pasteur éminent qui vient de nous quitter, emporté comme le prophète sur un char de feu : « Qui relèvera le manteau d'Elie? » Et nous disons aujourd'hui : « Qui remplacera cette femme chrétienne? » Au Creusot, nous le savons, les œuvres qu'elle a créées subsisteront après elle, sous la protection de son fils qui continuera sa tradition généreuse au milieu de ce peuple de travailleurs dont il a gagné le cœur et la confiance. Mais, au sein de notre église, il faut que ceux qui possèdent les biens de ce monde la fassent revivre, selon cette parole de Pascal : « Toute chose a son propre : le propre de la fortune, c'est de se répandre en libéralités. » Qu'il leur soit donné de comprendre la joie du sacrifice! Et cette joie n'appartient pas aux riches seulement! Elle est le privilège des plus petits. N'avons-nous pas tous quelque chose à donner? Laissez-moi, au lendemain de cette belle fête de Noël, où l'Église universelle s'est prosternée devant la crèche de

l'homme-Dieu, laissez-moi placer devant vous ce don ineffable et vous redire avec saint Paul : « Considérez la charité de Celui qui, étant riche, s'est fait pauvre pour nous, afin que par sa pauvreté nous fussions rendus riches ! » En présence de ce don magnifique, qui oserait refuser à Dieu ses biens, ses facultés, son cœur, son être tout entier?

Et n'est-ce pas là le secret d'une vie belle, utile, féconde, qui laisse après elle un sillon de lumière, — qui est en même temps la démonstration éclatante de l'immortalité. Non, une telle vie ne saurait mourir ! Ce qui meurt, ce sont nos tentes d'argile, nos vêtements d'infirmité, nos titres, notre faste, nos vaines gloires...; ce qui ne meurt pas, c'est la piété, la bonté, l'humilité, le sacrifice : c'est la foi, l'espérance et, par dessus toutes les autres vertus chrétiennes, la charité... Aussi, nous pleurons notre sœur, mais nous sommes consolés. O vous qui vous séparez d'une mère, d'une aïeule vénérée, vous savez bien qu'elle vit dans la demeure du Père, au sein de la gloire !... Personne ici n'en doute... Personne n'est troublé au sujet de son avenir éternel !

Nous, que Dieu a réunis autour de ce cercueil, ne voudrons-nous pas chercher cette immortalité bienheureuse, — fruit de la foi et de la sainteté? Qu'il nous soit donné, par l'orientation visible de tout notre être vers Dieu et vers son Christ, par notre fidélité au devoir et au bien, par quelque chose de supérieur et de vraiment divin qui s'échappera de toute notre personne, — qu'il nous soit donné de montrer que nous marchons vers le Ciel, et, pour ainsi dire, de démontrer le Ciel! — Que ceux qui entoureront notre lit de mort entendent la parole du Maître passer sur les lèvres du disciple : « Je monte vers mon Père et vers notre père, vers mon Dieu et vers notre Dieu! »

C'est l'adieu que vous nous avez laissé, ô notre sœur! Recevez maintenant le nôtre : Adieu, au nom de votre fils qui a eu le privilège d'entourer vos dernières heures, de votre fille absente qui, de loin, vous a soutenue par ses prières! Adieu, au nom de vos petits-enfants, de tous les membres de votre famille et de vos nombreux amis! Adieu, au nom de l'amie dévouée qui a partagé votre vie pen-

dant vos dernières années, qui s'est associée aux travaux de votre charité et vous a soutenue de son cœur vaillant! Adieu, au nom de vos serviteurs auxquels vous avez su inspirer tant de respect et d'affection! Adieu, au nom de cette Eglise que vous avez honorée! Adieu, au nom des pasteurs de cette paroisse, et particulièrement de celui qui a le privilège de les représenter aujourd'hui... Adieu... Mais nous ajoutons, en vertu de cette foi qui déchire les voiles et s'empare de l'Invisible : « Au revoir dans la patrie éternelle! »

Après ce discours, M. le pasteur Sautter a lu la dernière prière liturgique et M. le pasteur Dhombres a donné la bénédiction en ces termes :

« Que la paix de Dieu repose sur cette dépouille mortelle jusqu'au jour de la résurrection glorieuse en J.-C. notre Seigneur!

« Que la grâce de notre Seigneur J.-C., l'amour de Dieu le Père et la communion du Saint-Esprit soient et demeurent avec vous tous! »

« Amen. »